

**Jusqu'à
la corde**

LIONEL DESTREMAU



LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Jusqu'à la corde

Du même auteur

La ligne 97

récit

Le Rouergue, coll. « La Brune », 2002

Le pli, la pluie et puis après

poésie

Tarabuste, 2004

In Memoriam

poésie

L'Amourier, 2006

Soif et surface de l'ombre

poésie

Tarabuste, 2008

Gueules d'ombre

roman

La Manufacture de livres, 2022

et « Points », 2023

De la confusion

poésie

Tarabuste, 2022

Lionel Destremau

Jusqu'à la corde

r o m a n


la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être informé de nos publications,
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-38553-011-2

© La Manufacture de livres

www.lamanufacturedelivres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les arbres du Sud portent un fruit étrange
Du sang sur leurs feuilles et du sang sur leurs racines
Des corps noirs qui se balancent dans la brise du Sud
Un fruit étrange suspendu aux peupliers*

Abel Meeropol, *Strange Fruit*

Tout sang coule rouge.

Eugène Bullard

1 – Roxi

Le premier croc entama le poignet au niveau de la jointure avec l'avant-bras. La mâchoire de la chienne lâcha prise une seconde, avant de réaffirmer sa prise à partir de la première entaille effectuée, déchirant cette fois les chairs. Tout en maintenant sa gueule à demi fermée, ce furent des petits coups francs et secs, des mâchouillements successifs sectionnant les nerfs, les muscles et les tendons, désolidarisant les os, qui finirent par emporter la décision. La main tout entière glissa sur le côté, gisante au sol sur le tapis de feuilles mortes. La chienne, une femelle berger allemand, la poussa du museau un instant, la renifla, puis sembla s'en désintéresser, préférant poursuivre sa besogne sur l'avant-bras dont elle cherchait à atteindre l'os, ses babines assez peu ensanglantées, le corps gisait là depuis deux jours déjà. À l'appel répété de son nom au loin, au sifflement de son maître, elle releva le museau un instant, hésitant à poursuivre, soufflant et grognant. Après quelques minutes, elle finit par secouer la tête et s'ébrouer, lâcha un dernier regard au morceau de bras qu'elle n'était pas parvenue à grignoter assez à sa guise, et comme à regret s'écarta du cadavre, s'engouffra dans les fourrés pour en ressortir quelques mètres plus loin et s'avancer sur le

chemin de terre au milieu des bois. Son maître continuait de l'appeler au loin, son petit trot s'accéléra et elle s'élança à la course en direction de cet appel qui se faisait plus distinct à mesure qu'elle s'en approchait. Ce fut crottée et écumante qu'elle apparut en haut de la butte, repérant d'un coup d'œil l'homme qui l'attendait en contrebas. Elle s'assit sur son arrière-train, se gratta le flanc de la patte arrière, s'ébroua à nouveau, mais l'homme ne bougeait pas, ne venait pas à sa rencontre. Debout, appuyé sur un grand bâton de bois, il l'observait, semblait lui dire d'un regard : « Alors quoi ? tu viens, oui ? Des heures que je t'appelle... Il est temps de rentrer. » La chienne s'avança à petits pas, la queue basse, oreilles tombantes, secouant la tête de droite à gauche, et finit par se coucher aux pieds de son maître qui lui flatta l'encolure d'une caresse rapide. L'homme fit un demi-tour sur lui-même, s'apprêtant à partir, mais son premier mouvement fut arrêté, la chienne lui mordillait le bas de pantalon de sa jambe droite. Il s'adressa alors à l'animal : « Quoi encore ? qu'est-ce que tu veux ? Faut y aller, il va faire nuit, on se gèle. Allez. Bouge, on y va. » Mais la chienne ne voulait rien savoir, assise sur son arrière-train, elle lâcha un aboiement bref. Rien d'agressif cependant, un « wouf » brusque, comme un geste d'humeur soudain, une manière d'interpeller son maître, qu'elle accompagna d'un léger retrait, avançant à reculons sur un mètre environ. L'homme s'emporta un peu plus : « Mais quoi bordel ? » La chienne se retourna alors tout à fait, et commença à remonter doucement la pente vers le haut de la butte. « Hé ! » fit l'homme en la suivant, « Où tu vas ? »

La chienne se mit à trotter, son maître la suivant à quelques pas de distance, tenant une laisse à la main, le bâton de bois dans l'autre, rageant : « Ça suffit, Roxi, je vais t'attacher maintenant, viens ici. » Mais la chienne poursuivit son chemin sans tenir compte de l'ordre donné, son maître accélérant le pas pour tenter de la rattraper. Plus l'animal avançait, plus l'homme maugréait derrière lui, bien conscient qu'il serait incapable de le rejoindre à la course ou de s'en saisir pour attacher sa laisse au collier. Inversant provisoirement le rapport de domination entre eux, la chienne fit ainsi parcourir plus de trois cents mètres à l'homme au milieu des bois, puis bifurqua dans des fourrés de plantes arborescentes et d'arbustes sur sa gauche. L'homme s'arrêta une seconde, essoufflé et cria « Mais où tu vas, merde ! » avant de la suivre à contrecœur, lentement d'abord, écartant quelques branches de son bâton, hésitant à poser le pied entre les fougères denses, tâtant le sol boueux de ses semelles. Au bout d'une dizaine de mètres, il déboucha dans un espace moins touffu, un tapis de feuilles mortes à la base de deux grands chênes. La chienne était là devant lui, haletant doucement, langue pendante, le fixant des yeux avec, à même le sol entre ses pattes avant, une sorte de boule sombre et terreuse à la fois, comme un petit animal sauvage recroquevillé sur lui-même. Le maître apostropha à nouveau la chienne : « Qu'est-ce que t'as trouvé, ma belle, hein ? Un mulot ? Un oisillon mort ? C'est quoi ce truc ? » En s'approchant, l'homme regarda plus attentivement tout en utilisant son bâton de bois pour tourner et retourner la chose qui gisait là. Il lui fallut un petit instant de concentration, quelques secondes pour faire

le point intérieurement sur ce qu'il avait sous les yeux : une petite main obscure et toute rabougrie, les doigts repliés formant un poing quasi refermé sur lui-même, l'ongle du pouce seul visible, un os sortant de la plaie au niveau de la partie sectionnée du poignet. Il eut un geste de recul, tout en gueulant un « putain ! » sonore qui surprit Roxi au point qu'elle y répondit d'un nouvel aboiement bref. L'homme porta alors son regard dans le dos de la chienne, plissant les paupières pour mieux distinguer ce qui s'y trouvait. D'un amoncellement de terre et de feuilles mortes sortait un avant-bras fin et sombre à l'extrémité rougeoyante ; l'avant-bras d'un enfant.

2 – Filem Perry

La lumière était si vive que je devais plisser les paupières pour laisser à mes yeux le temps de s'accoutumer et être capables de regarder au loin. Je cherchais sa silhouette du regard sur la lande, mais je ne la distinguais pas. Il me fallait avancer encore et traîner ma guibolle boitillante, en m'aidant comme je pouvais d'une canne qui s'enfonçait dans la terre meuble mêlée de sable et ne me soutenait guère. Il devait courir par là-bas, peut-être déjà sur la plage, c'est pourquoi je ne l'apercevais pas sans doute. Ce ne fut que lorsque j'atteignis le haut des dunes herbeuses bordées d'ajoncs qu'il m'apparut enfin. Il détalait à en perdre haleine le long du rivage, virevoltant, en d'incessants allers et retours face aux vagues rugissantes. Et je savais qu'il me faudrait descendre jusqu'à la plage, et attendre qu'il ait fini de s'élancer en tous sens en jappant avant de pouvoir le récupérer. Quelle idée avais-je eue d'accepter de recueillir ce jeune chien trois ans plus tôt ! Je m'étais très bien passé d'animal de compagnie pendant des années... À presque soixante ans, et avec ma patte folle, je n'avais plus la capacité physique de lui courir après, alors pourquoi donc étais-je bêtement tombé dans le panneau émotionnel en voyant ce chiot, emmitouflé dans un

linge, au creux d'un petit panier que ma voisine était venue me mettre sous le nez un beau matin de janvier ? Le dernier de la portée, me dit-elle alors, qu'elle n'avait pas réussi à caser et qu'il allait falloir noyer pour s'en débarrasser. Une gentille femme au demeurant, qui ne manquait probablement pas de bon sens pour bien des choses, mais voilà, l'idée ne lui était pas même venue de le confier à un chenil. Et lui en faire la remarque, en l'invitant à opter pour cette solution, ne parut pas éveiller chez elle le minimum de compréhension requise, le regard qu'elle me lança alors oscillant entre la surprise et la honte d'envisager une telle chose. Peut-être ne souhaitait-elle pas déclarer la naissance de ce chiot et engager des frais de vétérinaire. C'était un bâtard sans grande valeur évidemment, un croisement malinois et beauceron, museau sombre, pelage beige et blanc, de quatre ou cinq semaines quand elle me le présenta. Et bien sûr, je n'avais pas pu m'empêcher de prendre le petit panier dans mes bras et de caresser cette boule de poils qui me léchait les doigts, me regardant de ses petits yeux marron comme s'il implorait ma clémence. Après six mois, Pat ne me quittait plus d'une semelle, à l'exception des moments où, comme ce jour d'été, je lui accordais une grande balade en extérieur et le laissais courir tout son saoul. Il ne mit pas longtemps à prendre ses marques, et ses aises, tant en s'appropriant chaque pièce de mon rez-de-chaussée, jusqu'à la salle d'eau où il venait me regarder prendre un bain, grattant et geignant à la porte si j'osais m'enfermer en le laissant dans le couloir, qu'en m'accompagnant pendant tous mes trajets, restant dans la voiture à m'attendre autant qu'il le fallait, sans doute

même plus souvent qu'il n'aurait dû, mais je n'avais pas le choix. S'il subissait mes déplacements, il avait la vie plus belle au bureau où, bien que personne ne m'en fit jamais la remarque, il avait fini par être considéré comme une sorte de mascotte et au fil du temps avait été adopté par chacun des membres de la brigade. Mayid Frin, mon jeune collègue, n'avait fait aucun problème pour accepter sa présence, dans un premier temps sur une couverture à même le sol, puis très vite Pat disposa d'un panier dédié et d'une gamelle d'eau. Il n'y eut que Servan, mon chef de service, qui, sans vouloir paraître rigoriste aux yeux de la brigade, fit la moue devant l'arrivée dans les locaux de ce nouveau « collaborateur » qui ne respectait pas les normes du règlement intérieur. Il n'avait pourtant pas réagi outre mesure, et n'avait pas émis d'interdiction formelle à cette présence animale, sans que je sache si cela était dû à mon ancienneté qui lui imposait une forme de respect à mon égard malgré tout, ou s'il y avait chez lui une vague émotion positive envers les animaux, reflet d'un souvenir d'enfance peut-être. Cependant, quand l'affaire du garçonnet éclata, je le soupçonnai de me l'avoir confiée parce qu'il était justement question d'un chien, et qu'il jugeait que mon appétence pour la race canine me donnait *de facto* une compétence particulière. Une manière aussi de me refiler une enquête qui n'avait pas attiré l'attention des sommets hiérarchiques et qu'il préférait déléguer, n'ayant pas de reconnaissance particulière à gagner en cas de résolution rapide.

Début novembre, le central de Bacanis avait reçu un appel au sujet d'un possible homicide involontaire par animal interposé, dans les environs de Pristin. Servan me convoqua

et me mit le dossier entre les mains sans s'appesantir plus que cela. La veille, au petit matin, on avait retrouvé le corps d'un jeune garçon noir dans la forêt jouxtant la gare de Pristin. Un chien lui avait apparemment sectionné une main, et les policiers municipaux, qui avaient mis le corps au jour, avaient tout de suite envisagé la piste d'un animal tueur, une thèse relayée le jour même par la presse locale. Il m'avait toujours paru étrange qu'autant d'individus, édiles et forces de l'ordre, journalistes mais aussi lecteurs de ces journaux, puissent ainsi verser, avec un naturel déconcertant et une forme d'évidence maligne, dans la théorie d'un animal monstrueux, comme aux temps moyenâgeux des loups géants qui, disait-on, hantaient l'obscurité des bois et dévoraient tout sur leur passage... La presse locale, donc, s'était emparée de l'affaire en titrant un peu vite : « L'effroyable chien tueur de Pristin »... Le chien en question, qui avait mené son maître au corps de l'enfant, fut aussitôt placé dans une cage, et son propriétaire mis en garde à vue et interrogé dans la foulée. Il fallut un jour et demi avant que les premiers résultats de l'autopsie menée en urgence n'infirmât la théorie absurde qui fit frémir dans les salons et au comptoir de tous les bars de la région quelques heures durant... Les constatations du légiste étaient sans appel : la femelle berger allemand prénommée Roxi n'y était pour rien, à tout le moins, si elle avait bien en partie démembré l'enfant, ce dernier était déjà mort au moment des faits. La chienne et son maître, redevenus de simples témoins, furent relâchés et la presse resta sur sa faim, désemparée soudain de ne plus avoir le moindre élément sensationnel à défendre. Le journaliste qui

couvrait l'affaire avait même émis un commentaire pour le moins nauséabond, relativisant désormais le drame d'un « si encore l'enfant avait été blanc » pour justifier la réduction de sa couverture du crime à dix lignes en fin de journal le lendemain. De fait, restait le cadavre du gamin, et pour résoudre l'énigme de sa mort, les communaux laissaient l'affaire entre les mains de la brigade criminelle de la région.

Servan me transmit le dossier tardivement et je ne pus me rendre sur les lieux qu'en fin de journée. Pat monta dans la voiture comme à son habitude, bondissant depuis le siège avant sur la banquette arrière où l'attendait son vieux plaid ; il m'accompagnait à Pristin. En revanche, je n'avais pas jugé utile d'emmener mon collaborateur qui devait encore finaliser sa formation et s'entraîner au tir en vue de sa qualification pratique définitive. L'inspecteur stagiaire Mayid Frin avait obtenu de justesse les épreuves écrites, et je ne savais trop comment il avait pu atterrir dans nos locaux, sinon grâce au probable piston de feu son père, commissaire aux mœurs à Caréna, la capitale, et décédé peu de temps après la nomination de son fils. Je ne souhaitais pas m'encombrer l'esprit avec ce jeune coq maladroit à mes côtés et qui manquait cruellement d'expérience de terrain. Et puis, pour tout dire, je n'avais aucune fibre pédagogique et bien peu de capacité à transmettre un quelconque savoir à un tiers, c'est pourquoi peut-être je n'avais pas souhaité me reproduire ni fonder une famille. Je mis l'album *L'Étrangeté de l'espace* sur le poste de la voiture, et ce fut au son du célèbre *Janine* que je commençai à rouler sous un ciel nuageux et menaçant.

Lorsque j'arrivai à Pristin, il pleuvait des seaux, et j'eus un mal fou à me repérer entre deux éclairs, les battements réguliers des vieux essuie-glaces et les trombes d'eau dégoulinant sur le pare-brise, dans les rues de cette ville que je connaissais à peine. Ce ne fut qu'une demi-heure après être entré dans le centre-ville, avoir tourné et retourné autour de l'église et les rues adjacentes, que j'atteignis le poste de police municipale, au moment même où la pluie cessait, tout aussi soudainement qu'elle s'était déclenchée. Je fis sortir Pat de la voiture, et passai cinq minutes avec lui à proximité, le temps qu'il fasse un petit tour, renifle un pneu, un poteau indicateur, et une touffe d'herbe dépassant du bitume devant le poste où il lâcha un bref jet d'urine. Je le fis ensuite remonter dans la voiture et en fermai la portière avant d'entrer dans les locaux de la police municipale. Le planton derrière son comptoir me regarda et m'apostropha avant même que j'aie pu émettre un son : « Ça va ? Faut pas vous gêner non plus, hein ? Je vous ai vu par la fenêtre. Ça vous dérange pas de faire pisser votre chien devant le commissariat ? » m'asséna-t-il en guise de bienvenue. Je n'avais aucune envie d'entrer dans une discussion de longue haleine sur la façon dont les animaux devaient ou non faire leurs besoins en ville, sauf à disposer d'urinoirs spécifiquement adaptés et installés à distance régulière le long des rues ou, plus simplement, leur interdire tout bonnement l'espace public, aussi me contentai-je de décliner mon identité et la raison de ma visite, sans daigner répondre à son apostrophe. Il se raidit, me jeta un regard circonspect, avant de me désigner la deuxième porte à droite dans le couloir derrière son dos.

Je contournai le comptoir, le frôlai de l'épaule en claudiquant au point qu'il eut un petit geste de recul, puis me dirigeai vers la porte indiquée. Le dossier que Servan m'avait transmis était assez maigre, et pour cause... le sergent ventripotent qui me reçut n'avait pas cherché longtemps un coupable, persuadé que le chien avait tué l'enfant, et en dehors du suivi des procédures, avec l'envoi du corps à la morgue pour autopsie, rien n'avait été respecté : pas de balisage des lieux, de recherche d'empreintes de pas, trois maigres photos de la forêt et aucune enquête de voisinage. Il fallait tout reprendre, et ce ne serait pas simple, quarante-huit heures après la découverte du corps. Le sergent me raccompagna à l'entrée, et demanda au planton de repartir avec moi pour me conduire dans les bois où le gamin avait été trouvé. Quand il s'assit sur le siège passager, à l'avant de la voiture, Pat se releva sur la banquette arrière et grogna, la gueule à quelques centimètres de la nuque du planton. Je calmai Pat d'une caresse, sans pour autant lui intimer l'ordre de se taire, une façon de faire comprendre au jeune flic que ce chien m'obéissait au doigt et à l'œil. En arrivant à proximité de la gare, je laissai mon véhicule sur un parking, et cette fois-ci Pat m'accompagna. Nous nous engageâmes sur une piste de terre boueuse qui s'enfonçait dans les bois, se poursuivait sur une cinquantaine de mètres, avant de couper une voie ferrée et de reprendre juste après. Progressivement la forêt se fit plus touffue, le chemin s'amenuisant au fil de notre marche pour ne plus être bientôt qu'un vague sentier qu'on distinguait entre les hautes fougères. Le planton s'arrêta à un endroit où se trouvait un bâton planté dans le sol et au bout duquel pendait un

morceau de tissu rouge et blanc qui flottait dans la brise. En s'enfonçant dix mètres sur la droite, on aboutissait à une sorte de petite clairière de quelques mètres carrés, au pied de deux grands chênes. C'est là qu'apparaissaient de la terre retournée, et un semblant de tombe qui n'aurait pas été terminée, creusée sur une quinzaine de centimètres de profondeur tout au plus. Le planton m'expliqua que le corps du gamin était dans cette sorte de trou, recouvert d'un peu de terre et entouré d'un épais manteau de feuilles mortes. J'attachai Pat à un arbre sur le bord du chemin, puis revins sur place et je regardai tout autour mais ne trouvai rien de particulier, pas de branches cassées, d'arbustes écrasés, de piétinements visibles au sol ou quoi que ce soit pouvant signifier une lutte quelconque. Le rapport d'autopsie spécifiait que l'enfant était mort étouffé, sans aucune trace autour du cou ou de la gorge, ce qui écartait un étranglement, en revanche des fibres étaient restées coincées dans sa bouche et le long de sa trachée. Asphyxié avec une couverture, un coussin, un tissu quelconque, il avait ensuite été amené dans les bois, déposé là et très sommairement enfoui, ce qui dénotait une forme de panique ou de précipitation à tout le moins. Le corps de l'enfant n'avait cependant pas pu donner d'indications sur son identité, aucun papier personnel, aucun objet dans les poches, des vêtements classiques, haut blanc crème, pull marron, pantalon de toile bleu marine et chaussures en daim aux pieds. Impossible de déterminer son âge exact, mais le légiste l'estimait aux alentours des cinq ans, six tout au plus. Excepté cette main coupée post mortem par la chienne berger allemand, ce gamin noir n'avait rien de remarquable, cheveux

bruns crépus coupés court, yeux noirs, dentition normale, pas de marques de sévices particuliers sur le corps, sinon la trace sous-cutanée de liens aux chevilles et au poignet gauche (le droit n'étant plus analysable), liens qu'on n'avait pas retrouvés sur le corps ou à proximité. Difficilement, je tentai de me mettre à genoux en m'appuyant sur ma canne, mais cette fichue guibolle était toujours aussi dure à manœuvrer, et je dus m'y reprendre à deux fois avant de parvenir à plier correctement ma rotule artificielle et me pencher sur la terre retournée où avait séjourné le corps de l'enfant. Je fouillai de la main la terre et les feuilles autour du trou, espérant tomber sur un objet ou un papier, quoi que ce soit que les locaux auraient pu oublier de considérer lors de la levée du corps, ou mieux, que le meurtrier aurait laissé tomber par mégarde, mais rien, mes doigts ne brassaient que de la terre humide et des feuilles qui s'effritaient à leur contact. Debout à côté de moi, le planton trépignait et s'impatientait en soufflant dans ses mains pour se réchauffer, et Pat se mit à aboyer dans le chemin quand j'entendis un « Roxi, viens ici » au loin. Je me relevai et revins en arrière vers le sentier au moment où un berger allemand de bonne taille venait à notre rencontre au petit trot. C'était une femelle, et elle s'immobilisa à trois mètres de nous, la queue frétilante et les yeux fixés sur Pat attaché à son arbre et qui, maintenant, geignait en grattant la terre de ses pattes avant, souhaitant visiblement se joindre à cette camarade surgie à l'improviste. Le maître de Roxi apparut à son tour, se rapprochant de sa chienne qui ne bougeait plus d'un poil et restait impassible devant l'engouement que Pat lui démontrait. J'avais vite compris,

à entendre le nom de l'animal et à sa description lue dans le dossier, qu'il correspondait à la chienne qui avait découvert le cadavre, aussi attendis-je que son maître, engoncé dans un long ciré vert foncé à capuche, bâton de bois noueux à la main, parvienne à notre hauteur pour engager la discussion.

3 – Arkan Neria

Le geste était sûr, répété tant de fois qu'il en était devenu mécanique, les doigts passant au-dessus des capsules ouvertes en quartiers, plongeant vers le cœur de la fleur pour arracher les graines et les fibres blanches du coton, et les glisser dans le sac de toile reposant sur la hanche. Les bractées séchées, parfois, coupaient légèrement la peau des doigts et le côté des mains, malgré la corne acquise au fil du temps. Le champ connaissait un premier passage de dizaines de métayers s'activant, laissant derrière eux les capsules oblongues, vertes et tachées de rouge, indiquant les plantes auxquelles il faudrait plusieurs jours supplémentaires avant d'atteindre leur pleine maturité. Un second ramassage serait alors organisé, quelques semaines plus tard, pour assurer la récolte complète, avant que ne s'effectue l'égrenage et que le coton ne soit cardé, puis mis en balles de cinq cents kilos. Cette méthode manuelle, que l'on qualifiait un peu vite d' ancestrale, était pourtant en voie de disparition, des machines de plus en plus perfectionnées ayant remplacé une grande partie de la main-d'œuvre agricole. Avec son père, sa mère, ses frères et sœurs plus âgés que lui, Arkan Neria passait ses longues journées d'été dans ces champs de coton et était encore trop jeune pour comprendre qu'il s'avançait

dans le crépuscule d'un monde finissant. Il ne saisissait pas tous les tenants et aboutissants de la société dans laquelle il évoluait. Il n'avait qu'une conscience relative du pays dans lequel il était né, neuf ans plus tôt, sa mère expulsant son septième et dernier enfant dans la petite salle d'examen d'un médecin de campagne.

Ce pays jouissait d'une fausse réputation d'accueil et de bienveillance, bâtie au fil des siècles par des immigrants du monde entier, venus là en quête d'une liberté rêvée. Étrange paradoxe d'une population qui continuait à transmettre de bouche à oreille cette image mythologique, alors que très peu acquièrent ce qu'ils étaient censés trouver sur ces terres. Ils devinrent la main-d'œuvre utile et corvéable à merci de nouveaux maîtres, bâtisseurs d'empires dans le bâtiment, les transports, les services, l'alimentation, l'élevage intensif, le coton ou même la banque et les finances. Après le massacre des indigènes, une révolution meurtrière, une guerre civile fratricide, des frontières enfin stabilisées, une démocratie installée autour d'une constitution prônant, toujours, cette liberté comme un mantra, voile lumineux posé sur une obscure violence, les immigrants de dernière génération étaient peut-être en droit d'attendre la réalisation de ce rêve qui leur avait fait tout quitter pour s'installer là et refaire leur vie, tout comme ceux qui, petits-enfants ou arrière-petits-enfants de colons pouvaient prétendre à leur inscription définitive dans cette société nouvelle. Certains estimaient avoir atteint ce Graal, sûrs d'eux, de leur bon droit, de leurs valeurs, fiers de leur réussite affichée, aussi médiocre fût-elle parfois : dans ce pays de cocagne fantasmé, posséder un

bout de terrain et dessus sa propre maison de bois suffisait. Et ceux-là étaient blancs, tous sans exception ou presque.

À cette époque, la famille Neria n'entrait pas dans cette catégorie des « intégrés », pas plus que ceux venus du sud du continent, de l'extrême nord, de plus lointains asiatiques ou encore les premiers résidents des lieux dont les survivants étaient parqués dans des coins reculés du pays. Les Neria étaient noirs, le sang mêlé à un indigène deux générations auparavant, et probablement à celui d'un colonisateur blanc la génération précédente, sans que cela suffise cependant pour atténuer leur teint de peau. Et bien que l'esclavage fût aboli, la Girgia, où ils résidaient, avait établi des lois assez claires et définitives à leur égard : il y avait les quartiers blancs et les autres, il y avait les écoles blanches et les autres, les espaces réservés aux Blancs dans les trains, les bateaux, les avions, les tramways ou les métros, les lieux publics, les zoos, les cinémas, les théâtres, y compris jusqu'aux toilettes publiques, les hôpitaux pour les Blancs, et les autres... Certes, les Neria pouvaient voter, la belle affaire ! puisque la plupart des politiciens étaient blancs. Ils avaient droit à une éducation, mais un droit seulement, en aucun cas un devoir, sans compter les différences criantes entre les manuels scolaires et la situation économique qui impliquait que pour vivre, femmes et enfants se retrouvaient dans les champs ou à l'usine. Ils pouvaient circuler où bon leur semblait, mais n'avaient pas intérêt à trop s'approcher des quartiers blancs, au risque de finir au poste de police ou pire. Ils pouvaient travailler dans tous les secteurs d'activité selon la loi, mais dans les faits, ils n'accédaient pour la plupart qu'aux postes

subalternes. Le système était si absurde que dans le monde médical par exemple, médecins, infirmières ou brancardiers ne pouvaient s'occuper d'un patient que s'il était considéré de la même race, au point qu'une femme blanche était morte sur la route après un accident, les ambulanciers noirs n'ayant pas osé lui porter secours ; au point qu'un des rares représentants politiques noirs de la région avait manqué succomber faute d'avoir pu recevoir à temps une transfusion sanguine provenant d'une poche de sang d'un donateur noir, lui aussi... Arkan Neria fit l'expérience concrète de ce système ce même été de ses neuf ans, dans le hall de la gare de banlieue à proximité de laquelle il vivait avec sa famille. Il était avec son père ce jour-là, lequel le ramenait de chez le médecin où il avait été vacciné. Un vaccin rendu obligatoire récemment, mais qu'aucun de ses frères et sœurs n'avait subi et Arkan se maudissait d'être né le dernier de sa fratrie. La chaleur était étouffante, et il se tenait l'épaule droite, au niveau de la piqûre qui lui avait fait un mal de chien. Passant devant une fontaine à eau, il ne put s'empêcher d'appuyer sur le bouton et disposer ses lèvres sous le filet d'eau pour s'hydrater brièvement. Un geste qui ne manqua pas d'alerter l'employé derrière le comptoir du kiosque à journaux faisant face à la fontaine, lequel sortit précipitamment, se dirigea vers lui, et sans autre procès lui balança une grande tape du plat de la main derrière la tête. Sa casquette virevolta et finit deux mètres plus loin sur le sol bétonné, son père se retourna, prêt à répondre à cet homme qui venait de frapper son fils, avant de se reprendre et de s'arrêter net. Le vendeur de journaux sermonna Arkan en lui demandant où il avait

vu qu'il avait le droit de toucher à la fontaine à eau des Blancs. Il n'avait pas regardé l'autocollant apposé dessus et mentionnant le mot « blancs » ? Il ne savait donc pas lire ? Son père resta figé, poings fermés, tandis qu'Arkan s'excusa, baissant les yeux, et ramassa sa casquette qui traînait par terre. Il réitéra ses excuses, ce qui eut l'air de convaincre le vendeur de journaux, qui repartit vers son kiosque, un sourire édenté mais satisfait sur le visage. Cet épisode ne fut pas le premier, Arkan ayant subi à bien des reprises les moqueries de gamins dans la rue, les regards mesquins, voire dégoûtés, de filles de son âge, mais il fut frappant à ses yeux parce que son père, cette figure d'autorité qui régnait sur la famille sans discussion possible, s'était soudain effacé, avait abdicqué devant ce kiosquier malingre, aux cheveux filasse et à la bouche puante, qui semblait représenter un pouvoir sans égal.

Ce fut aussi un tournant dans la jeune existence d'Arkan, puisque le lendemain de cet épisode sa mère montra les premiers signes d'une fatigue intense et des douleurs abdominales soudaines qui lui vrillaient le corps. Elle avait maigri ces derniers temps, mais ne s'en inquiétait pas plus que cela. Il fallut que sa peau prenne une teinte grisâtre, puis que ses yeux deviennent laiteux pour enfin consulter un médecin, lequel identifia une jaunisse. Après plusieurs jours de repos, durant lesquels Arkan resta auprès d'elle, ses douleurs ne s'atténuèrent pas et, malgré le coût élevé d'exams plus poussés, la famille se résolut à la ramener à l'hôpital. Le diagnostic fut sans appel, un cancer du foie qui l'emporta en quelques mois à peine. À dix ans, il ne resta plus aux côtés

d'Arkan que son père, deux sœurs et un frère, les autres ayant quitté l'appartement miteux où ils s'entassaient, qui pour s'installer avec un homme, qui pour partir dans l'est du pays en quête d'un travail rémunérateur et, si c'était envisageable, d'une meilleure condition sociale. À l'approche de l'été, son père l'emmena récolter le coton, mais les choses ne se passèrent pas comme de coutume. Le contremaître indiqua du doigt à son père une nouvelle machine, sorte de moissonneuse flambant neuve et capable de ramasser en une journée dix à vingt fois la quantité de coton habituellement récoltée par les métayers. On n'avait plus besoin d'eux, sinon peut-être de quelques mains pour accompagner le tri de la moissonneuse qui, dépouillant la plante entière, laissait parfois des feuilles ou des tiges qu'il fallait malgré tout écarter du coton. Son père fut sélectionné parmi les métayers restants, mais pas Arkan, pas assez grand ni assez âgé pour tenir la cadence, qui dut rester sur le bord du chemin jusqu'à la fin de la journée, à regarder la machine passer et repasser entre les rangs de cotonniers, le ciel bleu et le soleil brûlant au-dessus du crâne, sans le moindre arbre où trouver de l'ombre. Vers la fin de l'après-midi se produisit un événement qui s'inscrivit au fer rouge dans la mémoire d'Arkan et commanda une partie de sa vie future. Garant sa voiture à proximité, le propriétaire des champs de coton, fier de sa nouvelle acquisition, vint sur place, accompagné de sa femme et sa fille, pour voir comment fonctionnait la moissonneuse et s'extasier devant le rendement attendu. Sur indication du contremaître, le chauffeur de la moissonneuse arrêta sa machine en bordure de route afin que le propriétaire puisse monter

dans la cabine de pilotage. Le père d'Arkan et deux autres métayers attendaient sagement à côté, sans mot dire, profitant de cet instant de répit dans la récolte pour se reposer quelques minutes. L'épouse du propriétaire n'avait pas quitté la voiture et observait à distance, mais sa fille, âgée d'une vingtaine d'années, s'était approchée de la moissonneuse, curieuse, tenant un thermos entre les mains, et proposant de l'eau fraîche au contremaître, au conducteur de l'engin et aux ouvriers agricoles. Les deux premiers, des Blancs, acquiescèrent et burent rapidement dans le gobelet tendu en la remerciant, les autres, des Noirs, gardèrent les yeux baissés, à l'exception du père d'Arkan qui releva le menton, regarda la jeune fille, et lui signifia d'un geste de la tête qu'il ne pouvait accepter son offre. Il la suivit des yeux quand elle se retourna pour regagner la voiture, bientôt accompagnée de son paternel, descendu de la moissonneuse après une inspection succincte qui l'avait satisfait. Après leur départ, la récolte se poursuivit encore deux heures durant, et Arkan, assis sur un talus, n'en pouvait plus d'attendre sans rien faire que cette journée se termine. Ce fut sur le chemin du retour, après qu'Arkan et son père eurent dépassé un petit pont enjambant une rivière, et qu'ils furent entrés dans un bois qu'ils devaient traverser pour trouver la grande route où ils prendraient un bus, que tout s'accéléra soudain. Une voiture à plateau barrait le chemin au milieu des bois, et trois hommes blancs étaient debout devant le véhicule, l'un d'eux tenant à ses pieds un pitbull en laisse. Arkan marchait tranquillement quand son père lui mit la main sur l'épaule pour l'arrêter. Il l'entoura de son bras droit durant quelques

secondes, se pencha à son oreille pour lui murmurer de cesser d'avancer, de s'écarter de lui et, dès qu'il le pourrait, de s'enfuir à travers bois. Silencieux, Arkan, qui ne comprenait rien de ce qui était en train de se produire, regarda son père en lui demandant des yeux une explication, mais ce dernier détournait déjà la tête, pressant bientôt l'épaule de son fils avant de s'éloigner d'un pas vers la gauche. Il avança en direction des trois hommes, tandis qu'Arkan restait immobile, pétrifié derrière lui, stupéfait par son comportement. Quand ils furent éloignés l'un de l'autre d'une vingtaine de mètres, et alors qu'il n'était plus qu'à quelques pas des trois hommes, son père se mit à courir en partant sur la gauche ; Arkan resta encore un instant bouche bée avant de s'élancer à son tour, comme sous le coup d'une piqûre soudaine, en partant vers la droite à travers des fourrés qu'il enjambait comme il pouvait. Dans son dos, il entendit le cri d'un homme énonçant un nom sans qu'il distingue lequel, suivi d'un « attrape » rauque, et comprit que le chien avait été lâché. Il ne savait qui de son père ou de lui était la proie de l'animal, aussi accéléra-t-il sa course à en perdre haleine, sa chemise se déchirant sur les branchages, sa joue gauche bientôt coupée au passage d'un épineux, ses pieds s'enfonçant dans la terre et les feuilles, ses mains heurtant au hasard les troncs d'arbres, le regard perdu droit devant lui. Il finit par trébucher sur une racine, glisser et s'effondrer de tout son long sur un lit de mousse et de fougères. Il ferma les yeux, serrant les dents, persuadé que le chien allait lui sauter dessus, attendant la morsure qui bientôt l'atteindrait, la gueule qui se refermerait peut-être sur une jambe, un poignet, les côtes, le cou, il ne

savait pas, passait en revue tout son corps, la tête enfouie entre les bras, soufflant, bavant et pleurant dans le même mouvement de panique absolue. Mais rien ne se produisit, le silence régnait tout autour de lui, il n'entendait que le son de sa propre respiration saccadée. Il se releva sur les coudes, actionna lentement sa nuque de manière à placer son visage bien droit, mais conserva encore les yeux fermés. Enfin, il ouvrit les paupières d'un coup, persuadé que devant ses yeux allait se tenir le chien, les muscles bandés, prêt à lui sauter dessus, quand il ne découvrit que le lichen sombre et moisi d'un tronc d'arbre abattu par l'usure du temps. Il n'avait pas été suivi, ni par le chien, ni par ses maîtres, et il gisait au milieu de la forêt, sentant une forte odeur d'humus autour de lui, alors que la lumière du jour commençait à décroître. Il s'aperçut qu'il avait atteint la lisière du bois, et à une vingtaine de mètres plus loin, entre les feuilles et les branches, il distinguait les petites boules blanches qui n'avaient pas encore été récoltées à l'extrémité du champ de coton. Il lui fallut encore quelques minutes pour retrouver ses esprits, assis le dos contre un arbre, et récupérer une respiration normale. Ce ne fut qu'alors qu'il repensa à son père. Que devait-il faire ? Poursuivre son chemin, rejoindre le champ de coton, contourner le bois, puis atteindre la grande route et alerter quelqu'un ? Qui ? Comment ? Quelle voiture s'arrêterait pour un enfant noir dans le fossé lui faisant des signes ? Devait-il attendre le bus et avertir le chauffeur ? Il y avait peu de chances que ce dernier arrête son véhicule et le suive à la recherche de son père. À tourner toutes ces questions dans son esprit, il se rendit vite à l'évidence qu'il ne pouvait

pas faire grand-chose, dans l'immédiat, pour aider son père. Sauf à retourner sur ses pas ? Mais pour faire quoi ? Se battre contre le chien ? Lui, avec ses petites mains nues ? En trouvant un bâton peut-être ? Mais seul, contre les trois hommes ? Et pourquoi son père avait-il pris la fuite ? Qui étaient ces Blancs avec leur chien ? Que lui voulaient-ils au juste ? Ce fut l'obscurité qui décida Arkan à choisir une option ; il avait besoin de savoir ce que son père était devenu, et la nuit presque là allait l'y aider.

À petits pas, il rebroussa chemin, tout droit, sans se poser de questions sur la direction à prendre, mais en faisant très attention à l'endroit où il mettait les pieds, les bras tendus, les mains posées à tâtons sur les branches et les troncs qu'il pouvait rencontrer devant lui. Son pantalon marron, sa chemise crème déchirée qu'il avait ôtée et enroulée autour de la taille laissant son torse nu, et sa peau sombre lui permettaient de passer inaperçu dans la nuit, mais le manque de lumière ne l'aidait pas en revanche à se repérer et bientôt il se sentit complètement perdu. Il s'arrêta, cherchant à distinguer l'ombre des arbres, à l'affût du moindre bruit, quand il entendit le ronflement d'un moteur et aperçut une lueur sur sa droite, un halo assez lointain mais qui, au milieu de la nuit noire, était une sorte de phare de haute mer vers lequel se diriger. À mesure qu'il avançait, lentement, vers la lueur qui se faisait de plus en plus intense, le ronronnement du moteur se fit aussi plus clair, et il entendit bientôt l'écho de plusieurs voix. Écartant des arbustes bas, il déboucha sur le chemin, celui-là même qu'ils avaient emprunté, son père et lui, en fin d'après-midi, et il distingua le rougeoiement des

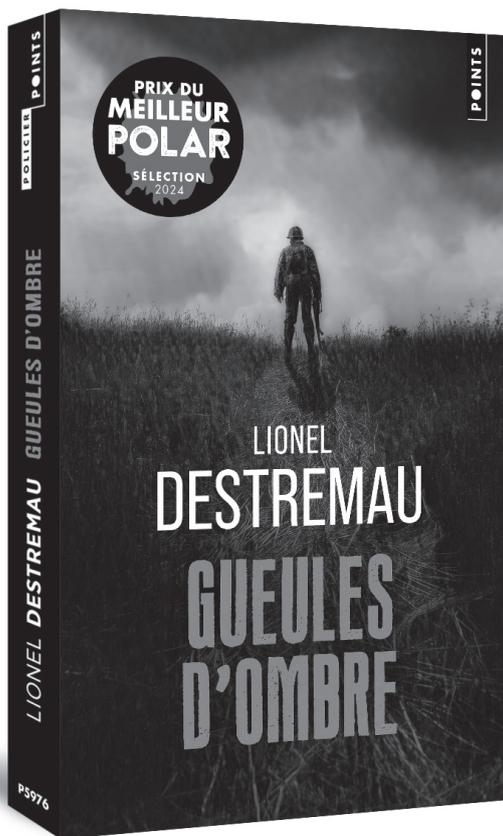
feux arrière de la voiture à plateau, à une bonne cinquantaine de mètres de là. Il se figea alors, des aboiements un peu sourds se firent entendre et il ne savait pas de quelle direction ils provenaient, s'ils étaient dans son dos, sur le côté, ou devant lui au niveau de la voiture. Une voix dit alors : « Mets-le dans la bagnole, il m'emmerde ton clebs, à gueuler. » Arkan vit les contours d'un homme sortir du halo de lumière au-devant de la voiture, ouvrir la portière, faire monter la silhouette du chien à l'intérieur, avant de claquer la portière d'un geste sec et nerveux. Les jambes encore tremblantes, la mâchoire serrée, il s'avança le long du chemin, bifurqua vers l'intérieur de la forêt, puis s'approcha entre les arbres, se cachant derrière chaque tronc, se baissant autant qu'il le pouvait, rampant presque pour contourner le véhicule par le côté, jusqu'à distinguer la bande de terre qu'éclairaient les phares de la voiture. Au sol gisait son père, il aperçut nettement son corps en retenant son souffle, le visage à demi écrasé dans la poussière, une arcade sourcilière fendue et du sang le long de la joue, bras droit allongé, main à moitié ouverte devant lui avec l'index tordu d'étrange manière, cassé sans doute, pantalon rougeoyant au niveau des cuisses. La même voix se fit entendre à nouveau, celle d'un grand type bedonnant, cheveux ras, fine moustache, en bras de chemise, suant à grosses gouttes : « On en finit. Il se fait tard. J'ai faim. » Les deux autres hommes apparurent à ses côtés et ils entreprirent de redresser son père sur ses pieds. Ce dernier eut un gémissement, une sorte de râle profond et cracha du sang, tandis que les deux hommes le prenaient sous les bras, le faisaient monter sur le plateau arrière de la voiture, tout en utilisant la

manche de sa chemise déchirée et récupérée pour lui bander les yeux. Le gros qui donnait les ordres ouvrit la portière, rentra la moitié du corps à l'intérieur de la voiture, et le chien se remit à aboyer. Arkan entendit « ta gueule ! » suivi d'un couinement strident, avant que l'homme ne ressorte de la voiture en claquant la portière et en ajoutant « quel con, ce chien », tout en tendant une corde aux deux types sur le plateau. L'un des deux fit un nœud coulant et l'ajusta autour du cou de son père, tandis que le second descendait du véhicule et allait accrocher l'autre bout de la corde à la branche d'un arbre. Le père d'Arkan émit à nouveau un geignement, le gros type y répondit par un nouveau « ta gueule », et s'installa au volant, les deux autres le rejoignant bientôt. À peine le troisième avait-il fermé la portière passager que la voiture démarrait, les pneus dérapant une seconde et projetant un nuage de poussière que les feux arrière rendaient rouge orangé. Au moment même où le véhicule s'éloigna, Arkan s'élança de toutes ses forces, tandis que son père, dont les mains n'avaient pas été attachées, se tenait le cou et cherchait désespérément à retenir le nœud coulant qui faisait son office, son corps se balançant lourdement. La voiture avait déjà parcouru une trentaine de mètres lorsque Arkan vint soutenir les jambes de son père, alors que l'obscurité les enveloppait déjà. Ce fut dans le noir le plus complet que le père d'Arkan parvint, grâce à son fils qui s'était mis à quatre pattes et formait avec son dos une sorte de banc où il pouvait se tenir debout, à délier la corde et à la faire glisser hors de son cou avant de s'effondrer au sol. Tout en reprenant sa respiration et en crachant, il rampa à la recherche

d'Arkan, allongé par terre après le basculement de son père. Il se mit à l'enlacer, le serrant de toutes ses forces entre ses bras : père et fils pleurant, collés l'un à l'autre, visage contre visage, souffle contre souffle.

« Une histoire universelle,
qui fait écho aux événements
passés et présents. »

TÉLÉRAMA



DISPONIBLES EN POCHE CHEZ **POINTS**

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

LISE CLAUDEL
CORRECTION

REMY TRICOT
COUVERTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

DONATA JANSONAITE J
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

FLORA MORICET
RELATIONS PRESSE

AGENCE TRAMES
CESSION DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2023